

Marion CHESNAIS

Entretien avec Antoine Laville en 2002

Revu par Jean-Claude Sperandio en février 2014

J'ai lu avec intérêt cet entretien avec Marion Chesnais dans lequel j'ai retrouvé évoquée une tranche de ma vie professionnelle. Je l'ai lu aussi avec plaisir car j'ai particulièrement apprécié les commentaires qu'elle a faits sur notre collaboration. Je ferai en miroir les miens. De mon côté, je dois beaucoup de reconnaissance à Marion pour l'assistance intelligente qu'elle m'a toujours apportée au cours de ma direction du Laboratoire de psychologie du travail et grâce à laquelle j'ai pu conserver du temps pour la recherche. J'ai été particulièrement content de constater qu'elle avait montré qu'elle-même avait bien utilisé ce séjour dans mon laboratoire pour améliorer sa qualification professionnelle et apporter une contribution significative aux recherches sur la sécurité. Elle a su aussi gérer son temps pour faire profiter de sa compétence acquise ses relations avec ses marionnettes... Je garde pour elle beaucoup d'amitié et je lui souhaite une retraite agréable.

Jacques Leplat

Je suis née en 1935 à Paris de parents qui étaient marionnettistes. Je suis retraitée depuis octobre 2000 en application de la limite d'âge impérative au CNRS pour les techniciens. J'ai poursuivi mes activités professionnelles en ergonomie et sécurité du travail pendant quelque temps puis les ai abandonnées pour me consacrer à d'autres domaines d'ordre artistique et littéraire. Mon premier projet professionnel était de devenir archiviste-paléographe. Après un Bac (A donc littéraire, à l'époque) j'ai préparé le concours d'entrée à l'Ecole des Chartes mais, ne l'ayant pas réussi, j'ai dû renoncer à la carrière que j'envisageais. Ayant une solide formation littéraire en grec et en latin, entre 1960 et 1965 j'ai donc enseigné les Lettres classiques dans différentes écoles publiques ou privées avant d'aboutir quasi par hasard en Psychologie du Travail et en Ergonomie en 1967.

Q. Quelle était ton expérience de marionnettiste ?

MC : Elle date de mon enfance, je pourrai dire de ma naissance. J'ai toujours baigné dans un milieu d'artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, gens du livre de plusieurs générations. J'ai beaucoup travaillé avec mes parents mais pas en permanence. Je les accompagnais dans certaines tournées mais j'ai suivi une scolarité normale en dépit de leurs nombreux déplacements.

A l'époque il n'existait en Europe de l'Ouest que trois troupes de marionnettes à fils comparables : les Piccoli de Podrecca originaires d'Italie, les marionnettes de Salzbourg originaires d'Autriche, et les Comédiens de Bois de Jacques Chesnais, la troupe créée par mon père en 1941 à son retour de mobilisation quand il retrouve ses premiers essais et son Théâtre de la Branche de Houx d'avant-guerre pillés. Le spectacle monté par mes parents pouvait sillonner le monde entier parce qu'il était constitué uniquement de courtes séquences musicales, donc totalement internationales.

La grande aventure de ma vie avec les marionnettes se situe dans les années 60 quand le Ministère de la Coopération qui organisait alors des tournées de propagande culturelle dans les pays d'Afrique noire nouvellement indépendants a engagé les Comédiens de Bois. Le spectacle a été présenté à Madagascar et dans neuf pays d'Afrique noire francophone. L'Afrique a

représenté un grand choc pour moi dans son extrême diversité, de la sécheresse de Bamako à l'humidité extrême de Douala.

Q. Comment te retrouves-tu en Ergonomie ?

MC : Par hasard. Je travaillais occasionnellement avec mes parents et j'enseignais mais mon statut de maîtresse auxiliaire contractuelle me conduisait à faire des remplacements d'un endroit à un autre. J'ai d'abord cherché à changer de statut en visant le CAPES mais il me fallait pour cela une licence à 4 certificats et je n'en avais alors que 3. Il me manquait la Philologie. Alors, en définitive, j'ai cherché autre chose.

Je cherchais du travail. Un jour, une de mes amies qui travaillait au CERP, m'a informée qu'un certain Jacques Leplat cherchait une collaboratrice qui sache taper à la machine. Je l'ai rencontré et il m'a engagée. Il était alors en poste au CERP mais en passe de venir remplacer comme Directeur à l'EPHE Raymond Bonardel qui partait à la retraite. Je n'avais alors jamais entendu parler d'ergonomie. En 1966 personne ne savait ce que c'était, en tous cas dans mon entourage. Pour m'initier, j'ai lu en urgence le livre de Faverge, Leplat et Guiguet *L'adaptation du travail à l'homme* qu'une amie m'avait passé.

Q. Tu as donc commencé au CERP ?

MC : Non. J'ai débuté directement Rue Gay-Lussac alors que Leplat n'avait pas encore sa nomination à l'EPHE. Bonardel voulait faciliter sa succession, en particulier à la direction du TRAVAIL HUMAIN et c'est lui qui m'a engagée, avant la nomination officielle de Leplat, sur un poste CNRS qui lui était attribué et qui était alors vacant. Il s'agissait d'assurer la transition au secrétariat de la revue.

Leplat ne s'est installé Rue Gay-Lussac qu'après sa nomination officielle à l'EPHE, c'est-à-dire en 1967, quelques mois après mon engagement. En attendant sa nomination, il m'avait confié un travail sur des données expérimentales et j'allais une fois par semaine au CERP lui rendre compte de ce que je faisais.

C'est ainsi que pendant environ six mois, j'ai été initiée à la fois à la charge de secrétaire de Rédaction du Travail Humain, à la recherche en psychologie du Travail et à ce qu'était alors l'ergonomie. C'est dans cette période que j'ai rencontré pour la première fois Wisner qui venait, lui aussi, s'installer alors Rue Gay-Lussac.

Q. Quel travail faisais-tu comme technicienne ?

MC : Un de mes premiers travaux a consisté à dactylographier des textes de Leplat sur la surveillance et l'inspection, sujet sur lequel il travaillait à cette époque. Il a d'ailleurs publié un livre sur ce thème. Il me confiait, d'une part, la frappe de ses textes et, d'autre part, j'ai commencé à faire pour lui des dépouillements d'expériences et des statistiques. Je calculais de Chi² à la chaîne sans y comprendre grand chose. Mais Leplat ne m'a jamais refusé une explication et je lui dois toute une formation technique et méthodologique.

Comme je ne connaissais rien à la Psychologie et que j'étais sous-diplômée par rapport au poste CNRS que j'occupais et qui exigeait au moins le niveau de la licence de cette époque, Leplat m'a autorisée à m'inscrire à un certificat de Psychologie générale qui m'a permis d'obtenir une licence libre. Celle-ci me permettait de garder le grade de mon poste d'accueil au CNRS. Par la suite j'arriverai à grimper jusqu'au grade d'ingénieur par dérogation.

Quand j'ai commencé, le travail au Laboratoire était uniquement expérimental. D'ailleurs, à cette époque, la recherche en ergonomie consistait essentiellement en manipulations de laboratoire comme ne témoignent les premiers congrès de SELF auxquels j'ai assisté. Pour ma part, je traitais les données des manips, je mesurais des temps de réaction, je faisais des stats,

etc... J'ai aussi fait, à la demande de Leplat, une revue bibliographique sur les questions d'inspection dont une grande partie porte sur l'inspection des produits. La recherche d'alors dans ce domaine était très proche des études anglo-saxonnes antérieures sur le radar.

Q. Qui y avait-il dans le labo ?

MC : Quand Leplat est arrivé à l'EPHE, il a fixé le nom de son Laboratoire qu'on désignera désormais définitivement comme le Laboratoire de Psychologie du Travail de l'EPHE. S'y trouvent alors rassemblées des chercheurs de différentes orientations. Il y a un pôle de Psychosociologie et de Psychologie des organisations avec Claude LEVY-LEBOYER et Charles GADBOIS d'une part et Pierre-Henri GISCARD plus orienté vers le travail en entreprise d'autre part. Il y a aussi Suzanne PACAUD qui représente un pôle de Psychologie différentielle mais est surtout le pôle affectif et une référence aux yeux de tous. C'était la « mama » chaleureuse du laboratoire avec toujours des bonbons dans ses poches, quelqu'un avec qui on aime parler et à qui on demande volontiers un conseil, une aide quand on en a besoin. Chaque pôle travaillait de manière autonome et, pour ma part, je travaillais seulement pour LEPLAT qui représente alors le pôle en principe dominant de Psychologie du Travail.

Je n'ai jamais travaillé avec Bonardel directement. Pendant mes six premiers mois rue Gay-Lussac, c'est sa collaboratrice, Mlle APPERT, qui m'a initiée au travail de secrétaire de la revue LE TRAVAIL HUMAIN dont la co-direction reviendra à Leplat. Partant à la retraite en même temps que Bonardel, elle laisse son poste CNRS vacant à la disposition de Leplat quand il s'installe. Il engage alors Jean PAIHOUS. La composition du Laboratoire changera ensuite peu à peu avec le départ de P.-H. GISCARD et de Claude LEVY-LEBOYER dont Charles GADBOIS reprend une partie des orientations, l'engagement de nouveaux chercheurs comme Pierre VERMERSCH, Alain SAVOYANT, Jean-Michel HOC Renan SAMURCAY et la venue d'Annie WEILL-FASSINA

Q. Ton travail au TRAVAIL HUMAIN a-t-il été immédiat ?

MC : C'est pour ce travail que j'ai été engagée. Leplat ne dédaignait pas la possibilité d'une aide pour le dépouillement de ses données expérimentales, mais il lui fallait surtout quelqu'un pour prendre en charge le secrétariat de la revue. Jusque là Bonardel supervisait tout mais Mlle Appert assurait le suivi, notamment la présentation des manuscrits pour l'impression et la relecture des épreuves. Je ne pense pas que Leplat ait envisagé de faire lui-même ce travail. J'ai tout de suite été intéressée par la relecture des manuscrits du TRAVAIL HUMAIN à travers lesquels j'apprenais beaucoup et par le contact avec les auteurs et les lecteurs de la revue. Celle-ci a évolué sous l'impulsion de Leplat. Cependant on ne modifie pas une revue du jour au lendemain. Ce n'est pas parce qu'on change un directeur qu'une revue change immédiatement d'allure et de lecteurs. L'évolution de la revue a été progressive. Il a bien fallu cinq ans pour qu'un changement soit sensible et mon rôle s'est développé peu à peu.

Q. Quelles sont les grandes évolutions auxquelles tu as participé toi-même ?

MC : La première évolution a consisté en une transformation de l'orientation globale de la revue. Elle était centrée sur la recherche en Psychologie différentielle. Bonardel y publiait beaucoup de ses travaux et y présentait beaucoup d'études de tests. Leplat choisit d'en faire une revue pluridisciplinaire centrée sur la recherche sur le travail. Cette orientation était en ligne directe avec son travail au CERP avec Faverge qui développait alors l'analyse du travail.

Leplat va diversifier les articles en ouvrant la revue à tous les champs de recherche sur le travail. Sans exclure la psychologie différentielle, on y trouvera désormais des articles de recherche en Psychologie du travail, Physiologie du travail, Biomécanique, ou Sociologie du travail.

L'évolution s'est faite lentement en fonction des possibilités car Leplat ne transigeait jamais sur la qualité des articles. De mon côté je veillais à la qualité de l'écriture et de la présentation. Beaucoup des manuscrits proposés au TRAVAIL HUMAIN intéressants quant à leur contenu arrivaient mal présentés avec des figures sans légendes et non publiables tels quels. Je faisais tout un travail pour aider les auteurs à présenter leur manuscrit, surtout quand il s'agissait d'une première publication après thèse. Une partie de mon travail consistait à calibrer et boucler chaque numéro et, pour cela, à débusquer les thèses pouvant donner lieu à un article dans la revue afin qu'elle soit à jour des nouveautés. Toutes les thèses ne peuvent pas donner lieu à des articles publiables et le Comité de lecture d'une revue a ses exigences. Les jeunes auteurs ont souvent du mal à produire un texte acceptable en un nombre de pages limité à partir d'une thèse de plusieurs centaines de pages et je les aidais à améliorer leurs productions. C'est la partie de mon travail qui m'a le plus intéressée.

- Une autre évolution importante apportée à la revue par Leplat a été l'instauration de Numéros à thèmes. Ce type de publication marche bien de manière générale et correspond à l'émergence des thèmes dans la recherche. Il était cependant contraint par l'exigence de l'éditeur d'un nombre de pages fixé que je devais respecter de façon impérative. Quoiqu'il en soit l'évolution du TRAVAIL HUMAIN devient peu à peu à travers ses numéros à thème représentative de l'évolution de la production scientifique dans le champ du travail.

- Enfin Leplat met rapidement en place au TRAVAIL HUMAIN, un Comité de lecture capable d'évaluer des articles issus de domaines qui sortent de ses propres compétences. Leplat, ne s'est jamais prétendu autre chose que psychologue du travail. Or il souhaite d'emblée faire du TRAVAIL HUMAIN une revue pluridisciplinaire et il se donne très vite les moyens d'évaluer sérieusement des articles qui ne relèveraient pas de son champ de compétences propres. Au départ, l'idée était que la pluridisciplinarité de la revue serait assurée grâce à la diversité disciplinaire du Comité Directeur du Travail Humain (Leplat pour la psychologie du Travail, Scherrer pour la physiologie du travail, Bouisset pour la Biomécanique et Reuchlin pour la Psychologie différentielle). Chaque directeur apporterait de la copie et assurerait la qualité des articles dans son domaine. Cela n'a jamais été véritablement le cas. Les trois autres directeurs ont bien toujours plus ou moins soutenu la revue mais ne s'en sont pas occupés au quotidien. Or une revue ne peut marcher que si on s'y implique au quotidien. En fait quand il s'agissait de trouver de bons articles pour la revue, même en Physiologie du travail, c'est toujours Leplat qui a dû s'en charger.

Q. Le lectorat du Travail Humain est constitué essentiellement de chercheurs ?

MC : Le lectorat typique du TRAVAIL HUMAIN est universitaire et ce sont surtout les bibliothèques qui sont abonnées. Cela a très peu changé en vingt ans. Pourquoi ? Tout bêtement parce que c'est une revue qui publie peu (d'abord deux fois puis quatre fois par an) et qui, de ce fait, est chère. Peu de numéros et un petit tirage parce que peu d'abonnés. Très peu de lecteurs individuels sont prêts à investir dans un abonnement annuel pour 10 à 15 articles dans l'année. Les acheteurs du TRAVAIL HUMAIN sont essentiellement des laboratoires de recherche, des bibliothèques, des universités pour leurs chercheurs et étudiants. Ce ne sont pas des entreprises, ou très peu. Les revues qui les intéressent comportent des articles courts d'application, dans le genre de ce que publie l'INRS. Cela explique que LE TRAVAIL HUMAIN publie des articles avec une orientation de recherche bien marquée.

Quand on a publié moins d'articles de psychologie différentielle, on a perdu le lectorat important dans ce domaine. En revanche on a peu à peu gagné un lectorat international

La question devient alors : va-t-on publier en anglais ? Mais les auteurs francophones n'écrivent généralement pas en anglais et les traduire coûte cher. On a établi des résumés en anglais pour tous les articles. Il est difficile de dire que cela a permis de toucher plus de lecteurs anglophones

mais cela entrainait dans la politique générale d'augmentation des échanges avec l'étranger de la revue.

Q. Est-ce que le CNAM collaborait ?

MC : Wisner, qui a remplacé Scherrer au Comité directeur ne s'est pas beaucoup investi dans la revue. Il la soutenait et la conseillait à ses étudiants, mais guère plus. Moi-même je n'ai jamais collaboré avec Wisner qui ne traitait qu'avec Leplat. Par contre j'ai traité directement avec des chercheurs du laboratoire du CNAM qui publiaient dans la revue. J'ai notamment eu d'excellents rapports avec Alain Berthoz qui était cependant déjà un grand dans la recherche. Il avait accepté de confier un article à publier au LE TRAVAIL HUMAIN. Quand je suis allée le trouver pour lui demander des corrections de détails, il a tout de suite accepté et m'a même remercié. Je ne me serais jamais permis de demander quoi que ce soit à Wisner. C'était impensable. Avec lui, tout devait passer par Leplat.

En règle générale, certains auteurs considéraient que je n'avais pas à leur demander quoi que ce soit en vue de la publication de leur texte tandis que d'autres, au contraire, venaient me demander conseil. Ce qui me semble important, c'est que Leplat a fait fonctionner réellement pendant des années un véritable Comité de lecture. Il lisait d'abord tous les manuscrits et nous les dirigeons ensuite vers des « experts » en fonction de leur domaine de compétence et aussi de leur rapidité à réagir. Beaucoup ne respectaient pas les délais et il fallait les relancer. Certains estimaient que leur avis était incontournable alors qu'en fait ce n'était qu'un avis. Il pouvait se trouver contredit par un autre expert. Il fallait alors trancher.

Leplat a toujours été très ouvert. Ce qui lui a toujours importé, c'est la qualité scientifique et technique des productions, à commencer au sein de son propre laboratoire. Pour les articles il était tolérant mais très exigeant. Les chercheurs de son laboratoire travaillaient tous dans le domaine de la psychologie du travail mais avec des orientations très différentes. Quand Leplat recevait un chercheur, que ce soit de son propre laboratoire ou de l'extérieur, il posait toujours les mêmes questions : Quels sont vos objectifs ? Est-ce que les moyens que vous proposez pour les atteindre correspondent bien à ces objectifs ? L'orientation pouvait être expérimentale ou clinique. Ce qui lui importait, c'était la cohérence avant tout. J'ai du mal à caractériser Leplat comme un psychologue cognitiviste, même si la dominante de ses travaux se rapporte au cognitif, car il a toujours été ouvert à des sujets qui n'étaient pas les siens. Ce qu'il cherchait, c'était la capacité des moyens à répondre aux objectifs fixés. Dans les articles qui étaient proposés à la revue il examinait en premier lieu si l'objectif était clairement défini et si les moyens utilisés pour y parvenir étaient justifiés. C'est pour cela qu'on trouve une grande diversité d'articles dans LE TRAVAIL HUMAIN.

Avec Leplat, la gestion de la revue se faisait en accord. Nous discutions et il prenait les décisions. Je me chargeais de leur exécution. Il me faisait entièrement confiance et mon travail a toujours été très agréable à cause de cela.

Q. En plus du Travail Humain, tu avais d'autres fonctions dans le labo ?

MC : J'avais en charge ce qu'on appellerait aujourd'hui les relations humaines ou la communication. Je servais un peu de tampon pour que Leplat ne soit pas submergé.

J'accueillais les chercheurs étrangers qui séjournaient au laboratoire pour une durée limitée.

Quelquefois je travaillais avec eux. Dès 1970 j'ai travaillé avec une chercheuse roumaine qui a passé 6 mois au laboratoire. Elle y a conduit avec moi une expérimentation imaginée par Leplat qui a donné lieu à une communication que j'ai présentée au 4^{ème} Congrès de l'IEA à

Amsterdam. L'étude portait sur l'effet de l'information préalable sur le comportement dans une tâche d'inspection. J'ai aussi travaillé avec une chercheuse bulgare restée également six mois au laboratoire. Quand Pailhous a travaillé sur la vision périphérique, j'ai préparé avec lui certaines de ses expériences. Par la suite j'ai souvent accompagné des travaux d'étudiants et suivi l'évolution du travail de thésards. Je travaillais avec eux leur méthodologie, leur présentation des données et leur façon d'exprimer leur résultats. Leplat décidait des orientations et conduisait les recherches mais, au quotidien, pour la fabrication des matériels d'expérimentation, les problèmes au jour le jour et la rédaction, on avait souvent recours à moi.

Q. Tu avais des rapports avec le laboratoire de Wisner ?

MC : Au départ il y avait peu de relations entre le 4^{ème} étage de Leplat et le 3^{ème} étage de Wisner. En dehors de relations personnelles comme celles que j'entretenais avec Catherine Teiger qui avait fréquenté la Sorbonne en même temps que moi, il existait peu d'échanges. Le bâtiment de la Rue Gay-Lussac fonctionnait essentiellement par étage. Après les événements de 1968, il y a eu plus de communications entre individus rattachés aux divers services hébergés dans la maison mais la collaboration qui s'est instaurée entre Pailhous et toi (Laville) pour une expérience sur la vision apparaît comme une exception à l'époque et ne correspond pas à une véritable collaboration entre les laboratoires. Entre chercheurs et techniciens du 3^{ème} et du 4^{ème} les relations étaient plutôt personnelles et informelles.

Les choses ont commencé à changer quand la DGRST a mis en place des bourses RESACT destinées notamment à des responsables syndicaux qui envisageaient une reconversion. Wisner héberge alors en permanence des boursiers RESACT rattachés à son laboratoire mais sa capacité d'accueil est limitée. Il demande donc à Leplat d'accepter le rattachement formel d'un boursier RESACT supplémentaire à son laboratoire. A la même époque il conseille à Michèle Rocher qui prépare son diplôme d'ergonome CNAM de prendre conseil auprès de Leplat sur les méthodes d'analyse des accidents. Avec Jacques Chanut et Michèle Rocher qui seront hébergés au 4^{ème} l'information et la communication commencent à mieux passer entre les deux étages. Pour ma part, Michèle m'entraîne sur le terrain. Une première pour moi qui ne connaît alors que la recherche en laboratoire. Car à la fin des années 70 la recherche en usine représente une particularité qui reste l'apanage du laboratoire de Wisner. Par la suite des préoccupations communes apparaîtront de plus en plus dans des recherches menées chez Leplat et chez Wisner et les rapports s'intensifieront.

Q. Tu as travaillé avec l'INRS ?

MC : Oui. Beaucoup et pendant de nombreuses années

Ma collaboration avec l'INRS a commencé alors que Leplat, conseiller scientifique de l'INRS, travaillait avec Xavier Cuny sur la sécurité et, avec une équipe de l'INRS, sur les problèmes posés par la mise au point et la diffusion de la méthode d'analyse des accidents, dite « Méthode INRS de l'arbre des causes » récemment élaborée. Leplat m'a associée à l'équipe. J'ai alors suivi une formation à la méthode à l'INRS puis largement participé au travail. A cette époque la diffusion de la méthode était problématique. Pour ma part, j'ai défendu l'arbre des causes parce que son utilisation me paraissait utile et efficace mais je n'en étais pas une inconditionnelle et connaissais bien les problèmes que pouvait poser son utilisation.

Mon positionnement a particulièrement intéressé Robert Vilatte, syndicaliste CFDT en formation chez Wisner parce qu'à cette époque la CFDT-Chimie était confrontée au fait que Rhône-Poulenc préconisait la méthode INRS et la mettait en place dans ses usines. Elle apparaissait donc comme une méthode de la Direction et les militants s'interrogeaient à son sujet. Robert m'a donc associé à des groupes syndicaux qui réfléchissaient sur la question parce que, n'appartenant pas à l'INRS, je ne me trouvais pas institutionnellement obligée de défendre

le bébé de l'institution, et que je gardais un certain recul, n'étant ni totalement pour, ni totalement contre.

Du syndicalisme d'entreprise, je ne connaissais alors pas grand chose. J'étais syndiquée, et même militante et j'avais des responsabilités syndicales. Mais le syndicalisme de la Fonction publique, ce n'est pas le syndicalisme d'entreprise. C'est un syndicalisme de négociation plus que de revendication en rapport de forces. D'autre part, à l'époque, la recherche militante liée à l'action syndicale, on la trouvait chez Wisner, pas chez Leplat.

Après Jacques Chanut et Michèle Rocher, Rober Vilatte m'a projeté vers un type de recherche ancrée sur le terrain que je ne connaissais pas et dans lequel s'inscrivent beaucoup de mes actions en relation avec l'INRS.

Q. Tu as travaillé dans des entreprises ?

MC : Je suis toujours restée très CNRS mais j'ai eu de plus en plus de contacts avec l'entreprise. La CFDT prônant l'utilisation de la méthode INRS par les CHSCT, Robert Vilatte m'a d'abord demandé de participer à des formations de militants CFDT de CHSCT. Cela a représenté pour moi une manière indirecte d'entrer dans l'entreprise et d'en explorer les problèmes. En parallèle à ces actions de formation, j'ai largement participé à la rédaction d'un dossier mis en chantier par la CFDT sur « l'arbre des causes » à destination des formateurs. J'ai commencé alors à apparaître comme spécialiste du domaine. L'exécution de deux contrats portant sur l'analyse d'accidents graves dans l'industrie chimique m'a introduite directement dans la réalité des CHSCT et dans la vie des entreprises. Et il y a eu un effet boule de neige. J'ai effectué de plus en plus d'actions d'information ou d'intervention dans des secteurs très variés pour des syndicalistes, des CHSCT, des médecins du travail. J'ai aussi continué à faire des analyses d'accidents graves ou mortels dans divers secteurs. C'est là qu'apparaît le mieux la relation entre analyse ergonomique du travail et analyse des accidents.

Q. Tu quittes le laboratoire quand Leplat prend sa retraite ?

MC : Oui. Nous avons beaucoup discuté avec leplat de ce que deviendrait la revue après son départ en retraite et Leplat a considéré que la meilleure solution était d'en confier la direction à Jean-Michel Hoc. J'étais d'accord et, comme Jean-Michel était alors rattaché au laboratoire de Jean-François Richard à Paris VIII-Saint Denis, je l'y ai rejoint.

Mais en ce qui concerne LE TRAVAIL HUMAIN, nouvelle direction, nouvelle organisation et nouvelles méthodes de travail : les articles sont proposés sous forme de disquettes, chacun des quatre directeurs de la revue reçoit et traite directement les textes qui relèvent de ses compétences et la secrétaire s'occupe uniquement de l'administration. Les choses qui faisaient l'intérêt de mon travail – la relation avec les auteurs, avec les experts et avec les lecteurs – m'échappent. On me demande simplement de recevoir et de dispatcher des courriers. Dans ces conditions mon travail se résume à une simple chambre d'enregistrement.

J'ai donc fini par dire à Hoc que je ne voulais pas continuer et je ne l'ai pas suivi quand il est parti à Valenciennes.

Q. Qu'as-tu fait ensuite ?

MC : Je n'ai pas chômé, encore et toujours dans le domaine de la sécurité au travail

- J'ai travaillé pendant plusieurs années avec Martine Plawner, chef de projet à l'INRS, à la création d'un ensemble de brochures destinées à la formation des enseignants en Hygiène et Sécurité dans les Lycées professionnels. J'ai fait partie du groupe de pilotage du projet et rédigé les fascicules sur L'arbre des causes et la démarche ergonomique

- J'ai participé à la mise au point et au déroulement d'une expérimentation d'enseignement à distance d'Hygiène et Sécurité au travail destinée à des membres de CHSCT réalisée par l'INRS avec le CNAM de Nantes
- J'ai fait partie de groupes de travail chargés de la refonte des enseignements à distance de l'INRS destinés aux membres de CHSCT et aux chargés de sécurité des entreprises
- Avec Michèle Rocher j'ai mené une enquête dans l'ensemble des CRAMs pour connaître le travail effectif des contrôleurs et ingénieurs de ces organismes en vue de l'amélioration des outils pédagogiques utilisés à l'INRS pour la formation en ergonomie et étude des accidents de ces agents et j'ai rédigé avec elle un document pédagogique sur la démarche ergonomique publié par l'INRS.
- Dans la recherche-action en vue de la mise en place d'un enseignement d'ergonomie dans les lycées professionnelle dirigée par Pierre Rabardel, j'ai piloté les deux équipes enseignantes de l'Académie de Nantes pendant 3 ans. L'étude a donné lieu à une publication à laquelle j'ai contribué et que j'ai co-signée.
- J'ai mené avec Christine Vidal une étude à la SNCF sur la sécurité à la fonction Equipement de Paris Nord
- J'ai participé à diverses études dans le cadre du cabinet ERETRA
- J'ai poursuivi tant que cela a été possible mes enseignements sur la sécurité au travail et l'analyse des accidents au DESS de Psychologie du Travail de PARIS X-Nanterre et au DESS d'Ergonomie de PARIS VIII-Saint Denis

Entretien conduit par Antoine Laville en 2002
Revu par Jean-Claude Sperandio en février 2014